
Répertoire BACH
à l'ami MORAIZE
QUAND MADELON..
Chanson-Marche créée par
POLIN
BACH
POUSTHOMIS
Musique Militaire
par ALLIER .3f
Piano et Chant net : 1.75
Chant seul - : 0.35
Paroles de L. BOUSQUET
Musique de Camille ROBERT
Paris L. BOUSQUET Editeur 61 Faubg. St Denis
Tous droits réservés pr. ts. pays COPYRIGHT BY L. BOUSQUET

Musiques et paroles de la Grande guerre

Pascal Soula

L'auteur : Pascal Soula, enseignant en Haute-Vienne, est un contributeur occasionnel de *D'onte ses*. Collectionneur de disques, partitions et documents sur l'histoire de la chanson française, il lui a semblé intéressant d'aborder ce sujet, certes secondaire dans l'historiographie de la Première Guerre Mondiale, mais néanmoins important dans la vie quotidienne d'alors.

Résumé : Dans le cadre de la Grande Collecte en 2014, les Archives Départementales ont reçu un certain nombre de cahiers de chansons des années de guerre. La chanson, interprétée en solo ou en groupe, faisait partie des loisirs de nos ancêtres, quel que soit le milieu social : on chantait alors beaucoup et dans toutes les circonstances. On chantait des répertoires très variés, du refrain de Café Concert aux airs d'opéra, des chansons nationalistes et revanchardes, des chansons légères, des chansons d'amour surtout et parfois des chansons aux paroles séditieuses. Et bien entendu, on chantait entre Poilus pour passer le temps, lors des périodes passées au repos. Certaines de ces chansons sont parvenues jusqu'à notre époque, certaines ayant bénéficié d'un reprise en 1939/1940.

Pendant les quatre années de la guerre, les chansons ont tenu un rôle important dans le quotidien des soldats, comme en témoigne le nombre important de cahiers de chansons conservés par les familles, chansons soigneusement copiées et parfois illustrées par les poilus lors de leurs moments de repos. À cette époque, bien entendu, la télévision et la radio n'existaient pas, les phonographes, à cylindres ou à disques restaient réservés à des familles aisées ou aux salles de café. Les partitions, sous forme essentiellement de « petits formats », contenant la musique pour chant seul et les paroles, constituaient le vecteur de plus important de diffusion. Des éditions de plus grand format pour piano, plus luxueuses et plus coûteuses étaient également vendues chez les marchands de musique.

Quand on feuillette ces cahiers de chansons de Poilus, à moins d'être spécialiste de chanson populaire, on réalise que très peu de ces oeuvres nous sont encore connues cent ans après. Quant aux grands « standards », comme *La Madelon*, ils n'y figurent pas forcément, question de goût personnel, mais aussi des aléas de la notoriété ; l'histoire ayant retenu pour des raisons diverses certains succès et pas d'autres… qui ont pu obtenir en leur temps des succès plus grands encore.

D'autre part, il faut distinguer, dans la production contemporaine des événements, les chansons de la guerre, des chansons sur la guerre, ces dernières n'étant pas les plus représentatives du répertoire des soldats qui recherchaient plutôt des œuvres qui leur permettaient de s'évader de leur quotidien à la guerre. À cet égard, les chansons sentimentales et, de façon plus générale, les chansons évoquant les femmes sont les

plus nombreuses. Quant à la chronologie, sans surprise, ce sont les succès des années précédant immédiatement le déclenchement de la guerre, de 1910 à 1914, qui sont le plus souvent rencontrées ; les chansons plus anciennes sont également présentes, de nouvelles chansons apparaissent, au gré des permissions.

De fait, à Paris comme dans les grandes villes, les théâtres ont assez rapidement rouvert dès le début de l'hiver 1914/1915. Pour les permissionnaires, le malaise est souvent profond à la vue des « embusqués » qui continuent à se distraire alors qu'ils risquent leur vie : il n'est pas rare que des poilus abrègent leur permission afin de rejoindre leurs semblables.

Un grand nombre des chansons copiées dans les cahiers utilisent le principe du « timbre » ; elles font figurer de nouvelles paroles sur des musiques de chansons antérieures, c'est le cas d'une nouvelle version du *Temps des Cerises* mais surtout de la célèbre *Chanson de Craonne*, dont les paroles ont été rédigées par un ou plusieurs poilus anonymes, sur le musique d'une chanson de Charles-Adelmar Sablon, créée en 1911 et intitulée *Bonsoir m'amour*.

La Chanson de Craonne est interdite par les autorités qui condamnent les paroles (anonymes) antimilitaristes, défaitistes et subversives. Elle est également connue sous le titre de *La Chanson de Lorette*[1], les versions postérieures évoquent la bataille de Verdun (1916) puis le Plateau de Craonne[2].

1 Elle évoque la bataille de Notre-Dame de Lorette (septembre 1914 à septembre 1915).
2 Bataille particulièrement meurtrière en avril/mai 1917

CHANSON DE CRAONNE

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tête.
Refrain
Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
C'est nous les sacrifiés !
C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.
au Refrain
Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.
Refrain
Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Payez-la de votre peau !

Les autorités militaires, après l'avoir fait interdire par la censure, auraient promis une récompense d'un million de francs-or à qui en dénoncerait le ou les auteurs des paroles. Elle est chantée par des militants pacifistes tous les ans, le 11 novembre, devant le monuments aux morts de Gentioux-Pigerolles (23).

LES DIFFERENTS GENRES DE CHANSONS



Dans ce répertoire pléthorique, on peut établir une sorte de typologie des chansons, où l'on retrouve les principaux genres de chansons interprétées dans les spectacles de café-concert de la Belle Epoque[3]. On peut citer parmi celles qu'on retrouve le plus souvent :

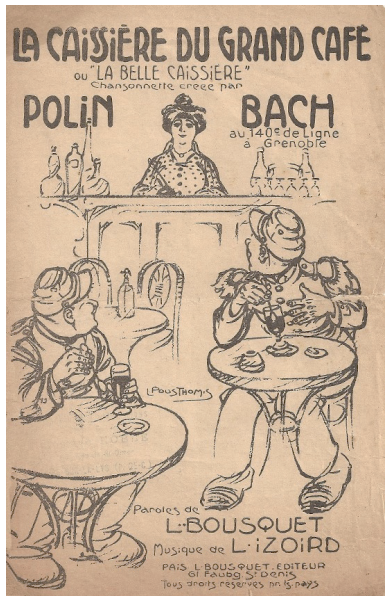
Les chansons revanchardes et patriotiques

Le rêve passe (1906) musique de Georges Krier et Charles Helmer, paroles d'Armand Foucher, évoque l'épopée napoléonienne

Chargez (1894) musique de Charles Mérelly, paroles de Louis Niallo'h.

Les chansons de propagande

Cocorico (1915) musique de Léo Daniderff,



paroles de Bertal-Maubon, oppose le coq gaulois à l'aigle germanique :

Cocorico ! le coq a chanté
Notre Marseillaise immortelle
Et quand il a battu des ailes
Au Soleil de la Liberté
L'aigle a compris dans un long sursaut
Que devant ses vaines menaces
Le coq lançait vibrant d'audace
Son appel à tous les échos :
Debout les gars ! Debout les gars !
Cocorico !

Ce que c'est qu'un drapeau (1900) musique de Xavier La Mareille, paroles d'Edgar Favart.

En avant les p'tits gars (1913) musique de Joseph Archaimbaud, paroles de Lucien Boyer, qui préfigure curieusement les événements de l'année suivante.

Les succès du comique troupier

Avec l'ami Bidasse (1913)

La caissière du grand café (1914)

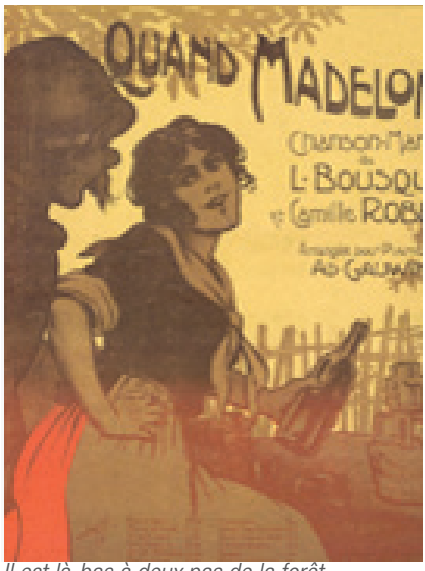
Quand Madelon,(1913) qui fut et reste 100 ans plus tard la chanson des poilus.

Ces trois succès ont été créés par Polin et Bach, les principaux représentants de ce genre, avant d'être repris par de multiples interprètes jusqu'à nous (Ouvrard, Fernandel…)

La Madelon

Pour le repos, le plaisir du militaire,

3 L'expression date des années de guerre pour lesquelles l'époque qui précède devient « la belle époque ».



Il est là-bas à deux pas de la forêt
Une maison aux murs tout couverts de lierre
«Aux Tourlourous» c'est le nom du cabaret.
La servante est jeune et gentille,
Légère comme un papillon.
Comme son vin son œil pétille,
Nous l'appelons la Madelon
Nous en rêvons la nuit, nous y pensons le jour,
Ce n'est que Madelon mais pour nous c'est l'amour

Refrain :
Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon !
Nous avons tous au pays une payse
Qui nous attend et que l'on épousera
Mais elle est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise
Ce qu'on fera quand la classe rentrera
En comptant les jours on soupire
Et quand le temps nous semble long
Tout ce qu'on ne peut pas lui dire
On va le dire à Madelon
On l'embrasse dans les coins. Elle dit «veux-tu finir… »
On s'figure que c'est l'autre, ça nous fait bien plaisir.
Au refrain

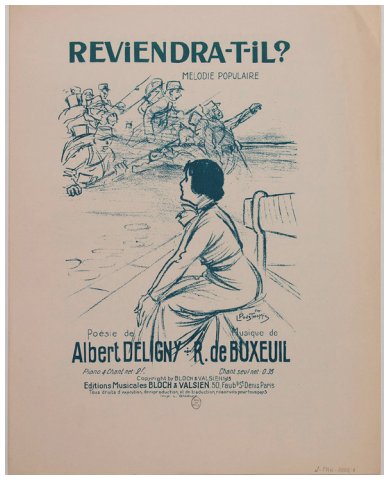
Un caporal en képi de fantaisie
S'en fut trouver Madelon un beau matin
Et, fou d'amour, lui dit qu'elle était jolie
Et qu'il venait pour lui demander sa main
La Madelon, pas bête, en somme,
Lui répondit en souriant :
Et pourquoi prendrais-je un seul homme
Quand j'aime tout un régiment ?
Tes amis vont venir. Tu n'auras pas ma main
J'en ai bien trop besoin pour leur verser du vin
Au refrain

Les chansons de la vie quotidienne du poilu

La roulante (1917), musique de Lucien Boyer évoque les cuisines mobiles du front
C'est la gamelle (1913) musique de Georges Villard, paroles de Fernand Heintz
Vive le pinard ! (1916), musique de Georges Picquet, paroles de Louis Bousquet
Les cantonnements ; musique de Paul Marinier, paroles de René Dorin
La Garde de nuit à l'Yser (1914), musique de Lucien Boyer, paroles d'Ernest Genval
Le cri du poilu (1915), paroles et musique de Vincent Scotto décrit les fantasmes féminins des soldats de cette époque :
À nos poilus qui sont sur l'front
Qu'est-c'qu'il leur faut comm'distraction ?
Une femme (bis)
Qu'est-c'qui leur ferait gentiment
Passer un sacré bon moment
Une femme (bis)
Au lieu d'la sal'gueule des All'mands
Ils aim'raient bien mieux certain'ment
Une femme (bis)
Cré bon sang qu'est-c'qu'ils n'donn'raient pas
Pour t'nir un moment dans leurs bras
Une femme (bis)

Le 75, ça c'est à nous (1915) musique d'Eugène Rosi, paroles d'Eugène Joullot et Alberty.
Les infirmières (1916) musique de Piétro Codini, musique de Gervy.
Tu l'reverras Paname (1917), musique d'Albert Chantrier, paroles de roger Myra et Dieudonné :
Tu le r'verras Paname
Paname, Paname ;





La tour Eiffel, la plac'Blanch', Notre-Dame,
Les boul'vards et les bell's Madames
Tu le r'verras Paname,
Paname, Paname,
Le métro, le bistro
Où tu prenais l'apéro après l'boulot.
Comm'c'est loin tout ça,
Mais tu le r'verras
A Paname.

Quand on vient en permission (1917) musique de Paul Dalbret, paroles de Maisondieu et Charles Pothier.
La valse bleu horizon (1917) musique de Charles Borel-Clerc, paroles de Charles Pothier.

Les chansons de la vie à l'arrière

Opérette *La cocarde de Mimi Pinson*. Cette opérette, créée en 1915[4], met en scène des personnages de la vie au front ; poilus, officiers, infirmières, cantinière, fournisseurs… Elle connut un grand succès, bien au-delà du contexte qu'elle exploite puisqu'elle est encore jouée actuellement.
Méfiez-vous ! taisez-vous ! (1915) musique et paroles de Jean Péheu.
Reviendra-t-il ?, Valse à l'absent (1917) musique de René de Buxeuil, paroles de Pierre Alberty.
V'là les gothas (1918) musique de George L. Cobb, paroles françaises de Lucien Boyer évoque, sur le mode comique, les bombardements dont Paris fut victime.

Les chansons sentimentales

Peut-être les plus nombreuses, la plupart datent des années précédentes ; ce genre ayant été particulièrement en faveur. On peut citer entre autres :
Femmes, que vous êtes jolies (1912) musique de Pierre Codini et Julsam, paroles d'Edgar Favart.
C'est l'amour (de l'opérette créée en 1899 *Les Saltimbanques*) musique de Louis Ganne, paroles de Maurice Ordonneau.
Fascination (1905) musique de Fermo Marchetti, paroles de Maurice de Féraudy.
Reviens (1910) musique et paroles d'Henri Christiné et Harry Fragson.
L'Océan (1911) musique d'Emile Spencer, paroles de Bertal et Maubon.
Le plus joli rêve (1911) musique de Pierre Arezzo, paroles de Pierre Chapelle.
Je sais que vous êtes jolie (1912) musique d'Henri Christiné, paroles d'Henri poupn.
Ah ! c'qu'on s'aimait (1913) musique de Paul Marinier, paroles de Lucien Boyer.
Sous les ponts de Paris (1913) musique de Vincent Scotto, paroles de Jean Rodor.
Sur la Riviéra (1913) musique de Léo Daniderff, paroles de Marcel Bertal et Emile Ronn.
Petite marraine (1915) musique de A. Tollet, paroles d'Alcide et Roger Myra.
Tout le long de la Tamise (1916) musique d'Eugène Rosi, paroles d'Armand Foucher et Eugène Joullot :

4 Musique de Henri Goublier, sur un livret de Maurice Ordonneau et Francis Gally

Tout le long de la Tamise,
Ils sont allés tous les deux,
Goûter l'heure exquise
Du printemps qui grise
Dans les prés fleuris semés de coins ombreux,
Et dans un doux badinage
S'app'lant : darling et loulou,
Sous le vert feuillage,
Chacun d'eux s'engage
Et le vent répète I love you.

Les chansons légères

Viens Poupoule (1902), adaptation d'un succès allemand… un comble ! musique d'Adolph Spahn, arrangée par Henri Christiné, paroles françaises d'Alexandre Trébitsch et Henri Christiné.

Ca ne vaut pas l'amour (1906) musique de François Perpignan, paroles d'Alexandre Trébitsch.

Y'a qu'l'amour !... (1906) musique de Charles Mougeot, paroles de Paul Briollet et Léo Lelièvre.

Caroline, Caroline (1909) musique de Vincent Scotto, paroles de Vincent Telly et Ferdinand-Louis Bénech.

Si tu veux… Marguerite (1912) musique d'Albert Valsien, paroles de Vincent Telly.

L'ENGAGEMENT DES ARTISTES

Certains artistes, non mobilisés, consacrent une grande partie de leur temps aux tournées dans les camps de l'arrière du front ou dans les hôpitaux militaires ; c'est le cas de Théodore Botrel, qui y interprète son nouveau répertoire patriotique, belliqueux et revanchard, après avoir été depuis les années 1890 le chantre d'une Bretagne « folklorisée » ; il chante notamment *Ma petite Mimi* sur l'air improbable de *La petite Tonkinoise* dont la musique avait été composée par Vincent Scotto en 1906 ou *Rosalie*, à la gloire à la terrible baïonnette française (*sic*). Marthe Chenal de l'Opéra, drapée dans un drapeau tricolore, reprend pour la troupe un succès nationaliste de 1900 : *Ce que c'est qu'un drapeau*.[5] De nombreux chansonniers participent à ces tournées, dans des répertoires adaptés aux circonstances (cf ci-dessous Lucien Boyer, Une chanson peut en cacher une autre). Montéhus, chansonnier antimilitariste et révolutionnaire de l'avant-guerre (il a écrit notammen *Gloire au 17ème* en hommage aux soldats du 17e RI de Béziers qui avaient fraternisé avec les vignerons révoltés en 1907) rejoint l'Union sacrée dès 1914 et met son talent au service de la patrie avec des œuvres parmi lesquelles on peut citer : *La guerre finale* qui détourne *L'Internationale*, *La Voix des Mourants*, *Debout les Morts !*.

LE THEATRE AUX ARMÉES

Dès 1915, Emile Fabre, administrateur général de la Comédie française et Alphonse Séché, homme de lettres sont à l'initiative du Théâtre aux Armées. Ils conçoivent l'organisation de tournées de professionnels du spectacle vers la zone des combats. Afin d'obtenir des soutiens moraux (la hiérarchie militaire ne voit pas cette initiative d'un bon œil), et des soutiens financiers, un comité d'action est constitué à Paris, L'œuvre du Théâtre aux Armées. Les soldats peuvent ainsi assister à des représentations théâtrales, des concerts, des revues et des récitals. De nombreux acteurs et chanteurs sillonnent les camps sur l'arrière des lignes de front. Les soldats présentent également des spectacles divers, souvent dans le style des revues de music-hall : on se souvient de la scène du film *La grande Illusion*[1] dans laquelle des soldats français et anglais d'un camp de prisonniers en Allemagne montent un spectacle pour leurs camarades. Dans ses mémoires[2], Maurice Chevalier relate le souvenir des revues montées dans le camp de prisonniers d'Altengrabow, près de Berlin avec l'aide du dessinateur Joë Bridge.

1 Chef d'œuvre de Jean Renoir (1937) avec Pierre Fresnay, Erich Von Stroheim et Jean Gabin dans les rôles principaux.
2 Ma route et mes chansons, éditions Julliard, 1946/1947.

5 Musique de Diodet-Lamareille, paroles d'Edgard Favart.

LES CHANSONS ET L'ACTUALITÉ DE LA GUERRE

Références aux batailles

Ce que chantent les flots de la Marne (1916) musique de Jean Lenoir, paroles de Willems
L'angélus de Verdun (1917) musique de P. Rigal, paroles d'Albert Rieu.

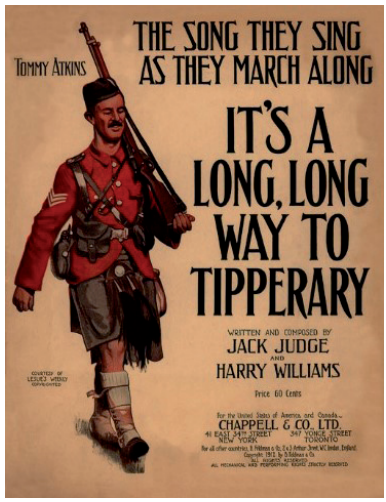


Verdun, on ne passe pas (1916) musique de René Mercier, paroles de Jack Cazol et Eugène Joullot :
Et Verdun, la victorieuse,
Pousse un cri que portent là-bas
Les échos des bords de la Meuse,
Halte-là ! on ne passe pas…
Plus de morgue, plus d'arrogance
Fuyez barbares et laquais,
C'est ici la porte de France
Et vous ne passerez jamais.

Ils n'passeront pas (1916) musique d'Eugène Dédé, paroles d'André Danerty.
La Toussaint rouge (1917) musique de Raoul Soler, paroles de de Raoul Soler et Loysel.
La prière des ruines (1917) musique de René de Buxeuil, paroles de Roland Gaël.
Dans les fossés d' Vincennes (1917) musique de Fernand Heintz, paroles de Cami.

Les Anglais

Les deux principales chansons apportées par les troupes anglaises dès 1914 sont les suivantes :
Hello who's your lady friend? (1912) interprétée par le chanteur franco-britannique



Fragson qui en a composé la musique.
It's a long way to Tipperary (1912) musique et paroles de Jack Judge et Harry Williams.
Tout le long de la Tamise (1916) musique d'Eugène Rosi, paroles d'Armand Foucher et Eugène Joullot.
Roses de Picardie (1916) musique d'Haydn-Wood, paroles traduites en français par Pierre d'Amor et reprise par Yves Montand dans une nouvelle version d'Eddy Marnay ; elle fait référence aux combats meurtriers auxquels les troupes britanniques ont pris part dans cette région.

Les Américains

Over there (1917) musique de Geo M. Cohan
L'étendard étoilé (1917) musique de Charles Borel-Clerc, paroles de Charles-Louis Pothier.
Américaine (1917) musique de Romain Desmoulins, paroles de Roger Myra et William Burtey.
Vive l'Oncle Sam ! (1917) musique arrangée par Désiré Berniaux, paroles d'Edmond Dufleuve.

Les échanges musicaux avec les anglo-saxons

Les influences musicales réciproques entre le « nouveau monde » et la « vieille Europe » n'ont pas attendu l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1917. Dès les premières années du XX^e^ siècle, les nouveaux rythmes venus du continent américain sont utilisés dans les répertoires ; le ragtime et le tango, ainsi que leurs diverses variantes connaissent

des adaptations, intéressant également des musiciens « classiques », comme Erik Satie ou Claude Debussy. Dans un premier temps, il s'agit d'un répertoire de salon ou dancing ou d'harmonies militaires. Dans les années 1910, le chanteur Fragson, d'origine britannique, adapte plusieurs chansons américaines en français dont certaines, écrites sur des rythmes de ragtime, vont connaître un grand succès : *Je connais une blonde* (1911), *À la Martinique* (1912), *Dans mon pays* (1913).

Le véritable choc culturel est constitué par l'arrivée, avec les troupes américaines en 1917 et 1918, des premiers « military band », formés d'instruments à vent accompagnés d'objets bruyants divers[6]. Ces orchestres sont formés principalement de musiciens de couleur. Aussi, les contemporains ont-ils rapidement utilisé le terme de « musique de nègres » pour qualifier ce qui constituait les premières formes de jazz.

Dans l'autre sens, les musiciens américains s'étaient depuis longtemps inspiré des répertoires européens, pour les adapter aux goûts de leurs publics. En 1917, un succès français de l'année précédente *Tout le long de la Tamise* est adapté en anglais sous le titre de *Primrose Day* On peut ici évoquer l'anecdote d'un air connu dont la plupart ignorent l'origine. En 1936, Charlie Chaplin choisit, pour accompagner son célèbre film *Les temps modernes*, une chanson créée en France en 1917 et rapportée aux Etats-Unis par les soldats du corps expéditionnaire : il s'agit de *Je cherche après Titine*[7].

Une chanson peut en cacher une autre : la Madelon de la victoire

En 1920, le chansonnier Lucien Boyer fut très surpris de recevoir la Légion d'Honneur. Il avait certes écrit les paroles de nombreuses chansons à succès, avant et pendant la guerre. Il venait de publier, sur une musique de Charles Borel-Clerc, *La Madelon de la Victoire*, créé par Maurice Chevalier dans une des premières revues



du Casino de Paris. La chancellerie, peu au fait des chansons, avait tout simplement confondu cette dernière chanson avec la célèbre *Quand Madelon*, créée en 1913, qui reste cent ans plus tard, « l'hymne » des poilus et dont on souhaitait récompenser les auteur et compositeur. Néanmoins, Lucien Boyer s'était illustré pendant les quatre ans du conflit comme chansonnier aux armées, interprétant son répertoire de chansons et de poèmes sur tous les fronts où les troupes françaises étaient engagées.

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE DANS LES CHANSONS POSTERIEURES

Les chansons nationalistes et triomphatrices de l'immédiat après-guerre

Dans l'euphorie de la victoire, on continue à créer de nombreuses chansons qui célèbrent l'armée française et ses alliés, tout en présentant les Allemands comme les ennemis héréditaires :

Qui a gagné la guerre ? (1919) musique de Charles Borel-Clerc, paroles de Charles-Louis Pothier.

Ils ont rendu l'Alsace et la Lorraine (1919) musique et paroles des mêmes.

Le hussard de la mort (1922) idem.

1919 (marche des hommes bleus) (1919) musique de Vincent Scotto, paoles de Lucien Byer.

L'arc de triomphe (marche de la victoire)

6 Washboards, avertisseurs sonores, etc…

7 *Je cherche après Titine* (1917) ; musique de Léo Daniderff, paroles françaises de Bertal-Maubon.

(1919) musique d'Alcide Mario, paroles de Charles Thuillier et Pierre Chapelle.
Dans ce répertoire, il faut citer à part *La Madelon de la victoire*, qui valut à son compositeur Lucien Boyer de recevoir la Légion d'Honneur en 1920 (cf Une chanson peut en cacher une autre) :

Madelon, emplis mon verre
Et chante avec les poilus :
Nous avons gagné la guerre
Hein ! Crois-tu qu'on les a eus !
Madelon, ah ! verse à boire,
Et surtout n'y mets pas d'eau
C'est pour fêter la victoire,
Joffre, Foch et Clémenceau !

UN RÉPERTOIRE DE PLUS EN PLUS PACIFISTE

Par la suite, les références à la guerre se font de plus en plus pacifistes, suivant une tendance assez importante de l'opinion publique de l'entre-deux-guerres. On peut citer *Garde de nuit à l'Yser*, créé en 1914 et enregistré par Damia en 1933.
La Butte rouge, écrite en 1923 par le chansonnier anarchiste Montéhus appartient également à ce répertoire ; elle fait référence à la butte de Bapaume, théâtre de violents combats sur le front de la Somme.
En 1939/40, une partie du répertoire de la 1re guerre mondiale est repris par de nouveaux artistes, parfois dans une version nouvelle ; on fait toujours appel à la Madelon.
Après 1945 et jusqu'à nos jours, la première guerre mondiale a continué à inspirer des auteurs et compositeurs. Georges Brassens, en 1962, fait rimer « guerre » avec « camembert » dans *La guerre de 14-18* ; Michel Sardou rend hommage aux victimes de la bataille de Verdun en 1995 dans la chanson éponyme. Renaud évoque les mutineries de 1917 dans La Médaille.

Pascal Soula

Bibliographie succinte

Chantal Brunschwig, Louis-Jean Calvet, Jean-Claude Klein
Cent ans de chanson française, Seuil, 1981

M. Schmidt
Chanson de la revanche et de la Grande Guerre, Editions Serpenoises, 1985

Serge Dillaz *La chanson sous la IIIe République*. Tallandier, 1991

François Caradec et Alain Weill
Le café-concert. Fayard, 2007

Ma route et mes chansons, volumes 1 et 2, Maurice Chevalier. Julliard, 1946/47

Ma vie, mes amours, mes aventures, confidences [d'Eugénie Buffet] recueillies par Maurice Hamel. Figuière, 1930

Mayol, mémoires recueillis par Charles Cluny. Querelle, 1929

Mémoire de la chanson, 1200 chansons du Moyen-Age à 1919, réunies par Martin Pénet. Omnibus, 2001

André Sallée et Philippe Chauveau
Music-hall et café-concert, Bordas, 1985

Théodore Botrel
Souvenirs d'un barde errant, Brittia, 1946